



Gutenberg et la Bible latine à 42 lignes



Bibliographie sommaire:

«GUTENBERG» Auteur : Guy Bechtel (Librairie Arthème Fayard – Paris, 1992)

Gutenberg et la Bible latine à 42 lignes

Jean Gutenberg, né à Mayence (Allemagne) vers 1397 et décédé en 1468, de son vrai nom Johannes Gensfleisch, avait procédé à de longues recherches lors de son séjour strasbourgeois (de 1434 à 1444), mais sans avoir pu obtenir de résultat vraiment convaincant.

En 1448, de retour dans sa ville natale, il termine la mise au point de l'outillage d'imprimerie et se consacre, avec l'aide d'une quinzaine de collaborateurs, à l'œuvre majeure de sa vie: le premier livre imprimé en série au monde, soit la Bible latine (la Vulgate), dite à 42 lignes.

Cette désignation provient de la disposition du texte de chaque page sur deux colonnes de 42 lignes chacune (au début, les pages 1 à 9 ne comptaient que 40 lignes par colonne, la page 10 en ayant 41). Lors de l'augmentation du chiffre de tirage initial, ces pages furent recomposées à 42 lignes.

La Vulgate, dont la traduction fut terminée en 405 par Jérôme, était très utilisée en Occident. Gutenberg se servit de l'adaptation rhénane du XIV^e siècle.

Les textes sacrés étaient rédigés en «Textura» (sorte d'écriture gothique assez grosse, faite de lettres anguleuses, verticales et étroites), de manière à gagner le plus de place possible sur le vélin (parchemin de veau), matériau rare et coûteux. Les copistes employaient de nombreuses abréviations pour réduire le nombre de pages, car une Bible sur vélin (en deux tomes) exigeait 170 peaux de veau.

Vers 1450, l'on était encore loin de la Réforme et de la Renaissance, et la Bible ne se trouvait donc que dans les édifices religieux, ce qui explique pourquoi les clients appartenaient essentiellement au clergé. Mais les livres étaient hors de prix (le papier ne coûtant, à l'époque, que quatre fois moins cher que le parchemin). Voilà la raison pour laquelle, afin de faire économiser 15% de frais, il fut décidé de vendre l'ouvrage en cahiers de vingt pages. Le client se chargeait ensuite de faire exécuter chez lui le travail restant, soit la rubrication (soustitres et lettrines), les enluminures et la reliure. Il fallait payer, loger et nourrir ces artisans. Coût total des deux tomes: 10 à 15 ans de salaire!

Afin de mener à bien cette gigantesque entreprise, Gutenberg sut s'entourer de collaborateurs efficaces: des graveurs, des orfèvres, des calligraphes. L'on estime qu'au moins quinze employés participèrent directement à la réalisation de la Bible latine à 42 lignes (B 42, en abrégé).

Tout était à créer: des poinçons métalliques, un moule à fondre les lettres, une presse plus perfectionnée que celle de Strasbourg (laquelle ne donna pas satisfaction), et quantité d'autres choses. Finalement, l'atelier d'imprimerie revint dix fois plus cher que la valeur vénale du matériel!

Cela nous fait comprendre pourquoi Gutenberg dut trouver une puissante assistance financière. L'association avec le Mayençais Johann Fust (en 1450) lui apporta un important capital de départ (l'équivalent de 132 600 euros, ou 215 500 francs suisses) permettant l'achat des fournitures. Le papier d'Italie et le vélin (près de 6000 peaux) absorbèrent 85% de ce prêt. Un autre emprunt couvrit les salaires et l'entretien complet des ouvriers.

Description et nombre d'exemplaires imprimés

La Bible latine est considérée comme un pur chef-d'œuvre. Elle se présente en deux volumes in-folio, de format 62 x 42 centimètres, comprenant respectivement 648 et 638 pages, soit 1286 pages (dont quatre pages restées blanches, par erreur). Une «table de rubrication» de huit pages fut ajoutée aux autres cahiers, à l'intention du rubricateur (copiste réalisant les inscriptions en rouge).

Le tirage total fut de 185 exemplaires (150 sur papier et 35 sur vélin). Il en subsiste aujourd'hui, dans le monde, 49 exemplaires plus ou moins complets, dont une douzaine sur parchemin. En Europe, la France possède quatre Bibles (une sur vélin et trois sur papier). La Suisse a une copie sur papier [[Fondation Bodmer](#) à Cologny (Genève)], l'Allemagne, cinq sur vélin et dix sur papier, l'Italie (Vatican) deux sur vélin, l'Espagne et la Belgique, chacune deux sur papier, la Grande-Bretagne, deux sur vélin et sept sur papier. Le Portugal, l'Autriche, le Danemark, la Pologne, ont chacun une copie sur papier.

Un travail absolument colossal

Les deux tomes comptent 2564 colonnes, de 1310 signes chacune, soit 3 358 840 signes (lettres, espaces entre les mots et ponctuation).

La fabrication des lettres dura plusieurs mois et se prolongea pendant une partie de l'impression. En effet, bien que Gutenberg ait conçu un génial moule de fonte manuel, l'alliage, trop mou, nécessitait de fréquentes refontes, les proportions de métal étant trop éloignées du mélange correct, soit 70% de plomb, 25% d'antimoine et 5% d'étain. Il fallut couler 48 000 lettres d'avance, pour remplir les six casses (tiroirs de caractères).

Hélas, l'on ne pensa jamais à réduire l'appareil alphabétique extrêmement varié des manuscrits de la Vulgate. Si, pour la main d'un copiste, cette abondance (lettres liées entre elles, signes spéciaux, abréviations) autorisait une grande souplesse d'écriture, par contre, pour le compositeur et le fondeur, une telle complexité conduisait à un très net manque de productivité.

L'éventail global atteignit 299 signes et poinçons différents: 53 lettres majuscules, 158 minuscules (certaines possédant un signe abrégatif intégré), 79 lettres liées (ligatures), 4 abréviations spéciales (dont les finales latines «us» et «orum») et 5 signes de ponctuation. Une simple lettre existait, par exemple, en plusieurs largeurs, afin de faciliter la justification. Quant aux lettres de liaison, elles comportaient l'avantage de ne pas bouleverser les habitudes des lecteurs de manuscrits.

En réalité, dans l'atelier d'imprimerie, le fait de composer une seule ligne donnait lieu, souvent, à un petit problème ! Enfin, l'absence du « cran » (petite encoche permettant, au toucher, de différencier l'endroit de l'envers) obligeait l'ouvrier à vérifier la position de chaque lettre avant de la mettre en place. Tout cela ralentissait considérablement la tâche.

La composition typographique

Pourquoi a-t-il été nécessaire de remplir six casses de 8000 lettres (chaque tiroir contenant l'équivalent de trois pages de la B42)?

Tout simplement parce que Gutenberg employait six compositeurs-typographes.

Les deux premiers furent toujours les meilleurs, en qualité et en quantité. Le second réalisa, par exemple, 280 pages! Un mois et demi plus tard, lorsque l'on décida d'augmenter le tirage (alors que 310 pages sur 1286 avaient déjà été composées), deux autres compagnons doublèrent l'effectif. Par la suite, quand 782 pages furent prêtes, l'on engagea encore deux ouvriers supplémentaires... les moins bons (cela se reconnaît à leur travail).

Vu que l'on devait faire commencer les compositeurs en des endroits différents du livre, il existe des «points de télescopage» et le raccord est souvent apparent. Évidemment, le texte ne finissait jamais juste, puisqu'il était impossible de prévoir, au départ, qu'une copie se termine précisément au bas du verso du dernier feuillet d'un cahier de 20 pages.

Si l'ouvrier voyait, d'après sa copie, qu'il lui restait peu de texte à composer et beaucoup de place, il renonçait aux abréviations, écrivait les mots en toutes lettres et espaçait entre les mots autant que la gothique «Textura» le permettait.

Si, au contraire, il se trouvait face à beaucoup de texte et peu de place, il serrait au maximum pour éviter d'avoir à commencer un nouveau cahier, lequel serait demeuré aux trois quarts vide.

Les abréviations alors employées compliquaient la lecture orale (faite le plus souvent dans des monastères ou des églises). Ainsi, à la fin du vingt-cinquième cahier du premier volume de la B 42 (livre d'Esdras, chapitre troisième), quand la liaison apparut vraiment très difficile avec le vingt-sixième cahier, le compositeur introduisit 209 abréviations dans une seule page, rendant le texte pratiquement illisible...

Durée de réalisation de l'ouvrage

Selon les recherches les plus sérieuses, les travaux auraient duré de janvier 1452 à octobre 1454. L'impression (sur trois presses) ne pouvait que suivre, au jour le jour, la composition, voire la ralentir, car l'encre utilisée interdisait d'imprimer recto-verso dans la même journée.

Précisons également que le rubricateur, ainsi que l'enlumineur (qui décorait les marges et s'occupait d'orner le début de chacun des 76 livres bibliques), accomplissaient leur travail après celui de l'imprimerie.

Cela demandait à peu près une année et demie de plus, comme en témoigne une annotation placée à la fin du premier tome d'une B 42 (conservée à Paris): 24 août 1456.

Le papier de la B 42

Avant d'imprimer, Gutenberg devait, bien entendu, constituer le stock de papier nécessaire. Il y eut sans doute quelques difficultés d'approvisionnement, puisque l'on retrouve (dans les pages de la B 42) les filigranes de trois papetiers différents ! Le papier le plus utilisé fut celui appelé à «Tête de bœuf» (70%), suivi des filigranes «Grappe de raisin» (20%) et «Bœuf courant» (10%).

Tous ces papiers (celui à «Tête de bœuf» étant le meilleur) sont habilement disposés dans chaque cahier de 20 pages, afin de masquer les différences de qualité.

La production des moulins à papier d'Allemagne étant très insuffisante à l'époque, la marchandise fut importée d'Italie du Nord (région de Caselle, près de Turin). Il peut être utile de rappeler que le papier était fabriqué uniquement avec du lin et du chanvre, le coton n'étant ajouté que très tardivement (XVIII^e siècle seulement).

L'encre utilisée

Vers 1450, les manuscrits étaient rédigés au moyen d'une encre noire, issue d'une longue macération de noix de galle et d'eau. Mais ce produit, trop liquide, devenait peu à peu bistre, voire brun clair, et traversait le papier, en salissant plus ou moins le verso.

En revanche, lorsque l'on regarde attentivement les pages de la B 42, le contraste est évident: nous nous trouvons devant une encre parfaitement noire, brillante et sans bavures, qui n'a rien de comparable à celle des vieux manuscrits.

Gutenberg inventa une encre totalement différente, beaucoup plus épaisse et plus grasse. L'analyse montre (sans pouvoir naturellement en établir les proportions) que cette encre ressemble à celle des peintres. On y trouve du sodium, du silicium, du chlore, du potassium, du soufre et divers métaux (fer, cuivre, plomb), ce qui paraît correspondre aux ingrédients suivants: huile de lin, noix de galle, térébenthine, sulfate de cuivre, vitriol bleu et céruse (ou «blanc de plomb»).

La noix de galle et le vitriol bleu donnèrent un noir profond, du plus bel effet, tandis que l'emploi de la céruse met en évidence le fait que l'on cherchait déjà à accélérer le séchage de l'encre

Jean Pelichet

Publié avec l'aimable autorisation de l'auteur

Date de parution sur www.apv.org : 02.09.13